



Élisabeth Lebovici et François Piron : “Il ne s’agit pas d’une exposition ‘sur’ le sida”



Marion Scemama et David Wojnarowicz, “Kiss – When I Put My Hands on Your Body”, 1989 © Courtesy Marion Scemama & New Galerie

Au Palais de Tokyo, “Exposé·es” replace au cœur de l’institution l’un de ses angles morts : l’épidémie du sida. Les deux commissaires, Élisabeth Lebovici, critique et historienne de l’art, et François Piron, curateur au Palais de Tokyo, expliquent leur travail.

Au Palais de Tokyo, au-delà de la relecture de l’épidémie du sida, la plus meurtrière du siècle dernier et de celui-ci, il s’agit également de faire un sort, par l’entremise de personnes affectées, de témoins, et d’allié·es transtemporel·les, aux sujets de société dès lors pensés comme poreux, intersectionnels et non validistes. Comme matrice de l’exposition se trouve le livre *Ce que le sida m’a fait – Art et activisme à la fin du XX^e siècle* (2017) d’Élisabeth Lebovici, co-commissaire de l’exposition avec François Piron. Ensemble, elle et il dotent le médium de l’exposition d’une nouvelle méthodologie qui, ancrée dans le présent et ses matérialités troublées, rebat les cartes de l’articulation entre art et activisme, esthétique et émancipation.

“Je n’étais pas persuadée que le livre puisse donner lieu à une exposition”

Élisabeth Lebovici

Comment l’idée d’Exposé·es a-t-elle germé ?

François Piron — Début 2020, j’avais proposé à Élisabeth de concevoir une exposition tirée de *Ce que le sida m’a fait – Art et activisme à la fin du XX^e siècle*. Il s’agissait d’une part de célébrer un livre qui, pour moi et pour beaucoup, a fait date. Je l’avais également trouvé extrêmement visuel et très curatorial dans sa manière d’agencer des parcours entre des œuvres matérielles, des faits historiques et des questions immatérielles, notamment émotionnelles, au filtre de l’épidémie de VIH-sida.

Élisabeth Lebovici — Je n’étais pas persuadée que le livre puisse donner lieu à une



exposition : comment déplacer ce “je”, ce “m” inscrits dans le titre, Ce que le sida m’a fait, dans le jeu même des œuvres entre elles? Qu’allait donner cette ronde échevelée, tissée au fil de l’écriture, associant des productions visuelles sans souci de cohérence ni de chronologie? C’est ce qui m’a émue et enthousiasmée dans la proposition de François : considérer mon livre comme méthodologie possible pour une exposition.

“Si nous avons regardé le passé, c’est pour savoir comment l’éprouver dans le présent”
François Piron

Comment avez-vous envisagé la double translation du livre à l’espace, et du XX^e siècle aux années 2020?

François Piron — Élisabeth a commencé par me dire qu’il allait falloir oublier le livre. Ensemble, nous avons décidé de partir de son esprit afin de l’actualiser. Ce que nous avons suivi à la lettre, ce serait peut-être le titre : ce que le sida fait aux artistes, ce que le sida peut faire à une exposition et, surtout, ce que le sida fait faire. Nous avons tenté d’envisager des lignées affectives et électives à l’épidémie : comment certain·es artistes, aujourd’hui plus âgé·es, reconsidèrent leur propre travail, et comment d’autres, plus jeunes, se livrent à la même opération vis-à-vis des œuvres d’autres artistes.

Élisabeth Lebovici — Ça correspond à l’exercice même du livre. Plutôt que de réunir et d’agencer une série de textes “d’époque” dans une anthologie, j’avais choisi de tout réécrire. Ce mouvement a été saisi par l’exposition : non pas revivre, mais reprendre.

François Piron — Si nous avons regardé le passé, c’est pour savoir comment l’éprouver dans le présent. Lorsque nous avons sollicité des artistes aujourd’hui canonisé·es, nous nous sommes toujours demandé comment retrouver leur abrasivité et la violence des conditions dans lesquelles leurs œuvres ont été produites et souvent reçues. La réception actuelle de Félix González-Torres, par exemple, nous a posé beaucoup de questions : un certain nombre d’institutions ont recentré, généralisé voire gentrifié un travail qui est pourtant un exemple très précis de savoir situé. Ici aussi, il s’agissait de le solliciter en esprit plutôt qu’en visibilité.

“Nous avons choisi de parler des amitiés et de favoriser des histoires d’amour”
Élisabeth Lebovici

Quel·les sont les artistes qui vous ont aidé·es à structurer le parcours?

Élisabeth Lebovici — Nous avons choisi de parler des amitiés et de favoriser des histoires d’amour, y compris entre des artistes qui ne se sont jamais rencontré·es. Par exemple, entre Félix González-Torres et Jesse Darling. Je pense également à la relation de Marion Scemama avec David Wojnarowicz. On le montre de plus en plus aujourd’hui : dans le travail des artistes, il y a toujours plein de fantômes, à qui les œuvres sont adressées.

François Piron — Certaines amitiés ont été vécues, ont été structurantes : Jean-Luc Moulène et Michel Journiac, Nan Goldin et Gilles Dusein. Et puis, il y a les amitiés qui s’inventent aujourd’hui : nous évoquions Jesse Darling et González-Torres, mais c’est aussi Henrik Olesen qui découvre Philippe Thomas et Guillaume Dustan et choisit ses œuvres en fonction de cette proximité.



Élisabeth Lebovici — Et c'est encore Moyra Davey qui poursuit un travail avec Hervé Guibert. D'autres artistes nous ont fait l'amitié de reconsidérer leur propre travail pour en produire une nouvelle version, là aussi, une "réécriture". Je pense notamment à la collectivefierce pussy, à Zoe Leonard ou à Georges Tony Stoll.

Un certain nombre des artistes historiques ont œuvré contre l'institution ou, du moins, hors d'elle : dans la rue, les cercles militants. Qu'est-ce qui aurait changé ?

François Piron — Qu'il n'y ait pas véritablement eu d'exposition avant les années 2020 en France, cela nous dit quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la latence mais bel et bien de la réticence. Cela concerne la réticence des institutions à approcher certains sujets, mais aussi, plus largement, à concevoir l'histoire de l'art comme leur étant poreuse. Or, l'an passé, il y a eu l'exposition VIH/sida, l'épidémie n'est pas finie ! au Mucem à Marseille, et un peu plus tard cette année, une exposition est également prévue au musée d'Art moderne de Strasbourg [Aux temps du sida : œuvres, récits et entrelacs, en octobre 2023]. Je ne peux qu'en conclure qu'il s'agit de l'esprit du temps, du moment où l'institution est désormais en mesure d'accepter ces propositions.

Élisabeth Lebovici — Au début des années 1990, certain-es des artistes présent-es dans l'exposition ont néanmoins pensé leur présence dans l'institution comme une infiltration, dans un esprit assez situationniste. Félix González-Torres a toujours dit : "Je veux être un virus à l'intérieur de l'institution." Cet espoir ne s'est pas réalisé. La question de la récupération de ces artistes continue de se poser.

"Exposé-es' devrait nous laisser à tous·tes un goût d'inachevé" Élisabeth Lebovici

Face à une invisibilisation rattrapée par le péril de la récupération, quelles réponses apporte l'exposition ?

François Piron — S'il y a un mode de réponse, cela serait dans la manière de faire les choses. Je ne pense pas qu'il y ait une essence de l'institution qui nécrose nécessairement les discours, les objets exogènes au soi-disant monde de l'art. Avec cette proposition, nous nous serons en tout cas demandé comment faire apparaître les œuvres et les artistes avec une forme de délicatesse.

Élisabeth Lebovici — Il ne s'agit pas d'une exposition "sur" le sida, ni même "sur" les artistes et le sida. Nous avons conscience de tout ce qu'il se passe actuellement en termes de collectif-ves ou de lieux indépendants, qui retravaillent ces notions d'invisibilisation et de récupération. L'idée n'est pas d'avoir une grande mâchoire et de tout avaler, ni de proposer une solution unique. Nous n'avons pas cherché l'exhaustivité : au contraire, Exposé-es devrait nous laisser à tous·tes un goût d'inachevé.

Quelle réception attendez-vous de la part d'un public qui, en l'espace des cinq années qui séparent le livre de l'exposition, a vu le monde changer ?

Élisabeth Lebovici — Je raconte souvent que j'ai vécu les années 1980 dans un état de sidération. Il me semble que nous pouvons reconnaître cet état face à ce qui nous est arrivé ces derniers temps, et qui nous a aussi violemment confronté-es à la mort : l'épidémie du Covid, les conflits armés, les personnes désarmées qui ont perdu leur vie



en cherchant un refuge, ou parce qu'elles étaient trans, racisées, lesbiennes, pédés, la blessure ouverte des féminicides. Exposé-es peut aussi montrer ce qui ne passe pas.

François Piron — En ce qui concerne l'art, je crois qu'il y a une volonté très forte de se dégager de l'ironie de la postmodernité. Une jeune génération d'artistes se positionne en faveur d'une création qui se fait par nécessité et produit des effets : sociétaux, informatifs, cathartiques voire éventuellement thérapeutiques. ◆

Exposé-es jusqu'au 14 mai, [Palais de Tokyo](#), Paris.

